



Outil 6
Reconnaissance des valeurs historiques

Le regard historique sur le territoire et la ville traditionnelle

Montserrat VILLAVERDE

Historienne de l'Art

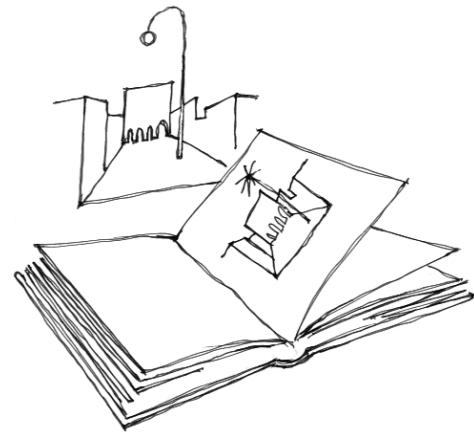
Professeur à l'Université Ramon Llull de Barcelone, Espagne

L'évolution d'un territoire, quel qu'il soit, est toujours complexe. Si ce territoire est la Méditerranée, les possibilités qui existent autour des différentes méthodologies utilisées dans les études sont infinies. En premier lieu, parce que notre objet d'étude est absolument physique, c'est en effet le reflet et la représentation des différentes civilisations et cultures qui ont influencé et configuré nos paysages. En deuxième lieu, parce que c'est la société qui est le personnage central de ce paysage et, par conséquent, qui fait aussi l'objet de l'étude, afin d'évaluer les transformations physiques. Enfin, en troisième lieu, parce que c'est le territoire en lui-même et son orographie qui conditionnent de manière décisive, comme l'a démontré Fernand Braudel, le développement de la population et, par conséquent, de son paysage.

Les réflexions, succinctes, exposées ci-dessous quant à l'évolution du territoire, davantage que proposer des méthodologies innovatrices quant à la nature des études historiques, veulent avoir une incidence sur la nécessité d'envisager un point de vue globalisateur sur celles-ci. Cette révision de la manière d'étudier la ville et son territoire renvoie au concept classique de *civitas*, dans lequel la ville et le territoire faisaient partie d'un ensemble unique. Et cet ensemble est le paysage. Il s'agit d'un paysage qui, au cours de ces deux derniers siècles, s'est transformé en termes absolus et qui a impliqué la fragmentation du territoire, créant des ségrégations qui vont bien au-delà des concepts spatiaux. Le centre et la périphérie seraient, sans le moindre doute, le résultat de l'oubli de cette définition classique du paysage, et c'est à elle que nous renvoyons pour nous éloigner des approches réductionnistes.

Sources pour l'étude de l'histoire urbaine

Parmi les différents types de sources documentaires dont nous disposons actuellement pour la réalisation des études historiques urbaines, ce sont probablement les sources documentaires graphiques ainsi que les descriptions effectuées par des voyageurs qui nous permettent, dans cet article, de développer une vision historique intégratrice de la ville et du territoire. Cela n'implique pas, cependant, que toutes les sources provenant des administrations publiques des différents empires et des gouvernements qui ont suivi ne constituent pas aussi des sources indispensables, qui doivent être utilisées dans n'importe quelle étude exhaustive d'une ville. Pour pouvoir expliquer les transformations de certaines villes sous la domination de l'Empire ottoman, par exemple, on devrait étudier et analyser la



De même que l'étude des cartes et la cartographie historique permettent de découvrir l'évolution physique de la structure de la ville et du paysage, les gravures, les descriptions et les textes des voyageurs permettent de comprendre les valeurs de l'espace traditionnel au travers de ceux qui les ont vécues au fil de l'histoire.

correspondance entre la capitale de l'Empire et les villes qui en dépendaient. En tenant compte de la richesse, de la variété et de la complexité des sources documentaires existantes, nous nous centrerons dans cet article sur les représentations graphiques ainsi que sur les descriptions sous forme de récit des voyageurs pour nous rapprocher d'une lecture intégratrice de la ville. Ces deux sources nous permettront, selon les cas, depuis des lectures précises jusqu'à des vues idéalisées de l'ensemble de la ville et du territoire.

Territoire, ville et paysage

Jusqu'au XIXe siècle, un bon nombre des villes méditerranéennes ont fait l'objet de cette description et de cette représentation. Ces deux types de source, bien qu'ils représentent le contenu de manière différente, ont en commun le fait d'interpréter la ville comme une globalité formée par un centre urbanisé dans un environnement naturel propre. Dans les représentations visuelles, par exemple, on montre habituellement un espace urbanisé très dense, presque toujours renfermé sur lui-même par une muraille, dans laquelle on fait ressortir les éléments architecturaux et urbanistiques les plus remarquables et les plus distinctifs de la ville –le contour des murailles, les mosquées et les minarets, les



6

Il est indispensable de ne pas tourner le dos au territoire et de rechercher de nouvelles voies qui permettront d'intégrer à nouveau la ville et le territoire.

Ville et territoire ont constitué au fil de l'histoire une même unité de paysage.

châteaux, les églises et les clochers—, mais aussi tous les éléments de son territoire immédiat qui le singularisent aussi par rapport aux autres.

On représente aussi les montagnes proches, la plaine qui s'ouvrait bien au-delà des murailles, le profil de la côte ou la rivière qui coulait dans les environs. Dans les sources littéraires aussi, on peut lire comment les descriptions sont centrées sur les bâtiments les plus significatifs et comment sont décrits les éléments de l'environnement physique. Les descriptions de l'environnement ont souvent une finalité politique, fiscale ou militaire, détaillant la présence de châteaux ou de tours de garde dans les montagnes proches, l'usage qui est fait de la plaine et des autres éléments se trouvant autour de la ville –s'agit-il d'un terrain fertile ? Y a-t-il des cultures ? La côte est-elle dangereuse ? La rivière qui coule au

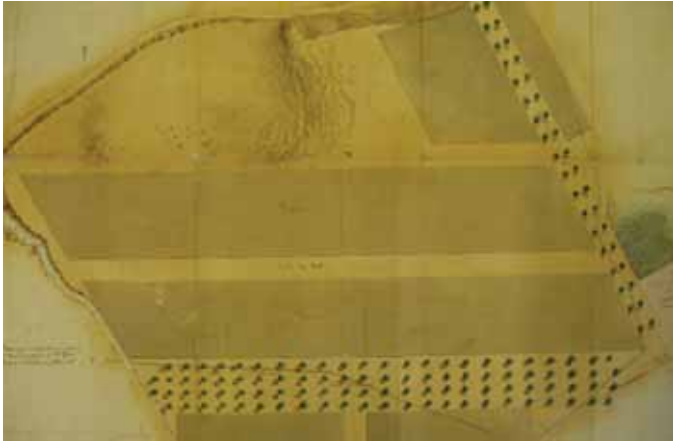
milieu de la ville est-elle navigable ? Et quelles sont les conditions de cette navigation ?

La ville emmurillée antique et médiévale, caractéristique de l'ensemble du domaine méditerranéen, est à l'origine du concept aujourd'hui si commenté et débattu de la ville compacte. Les murailles, évidemment, impliquent une concentration de la construction, et c'est l'une des raisons pour lesquelles toutes les vues de ces villes, à l'exclusion des éléments architecturaux et géographiques spécifiques de chacune d'entre elles, se ressemblent dans une certaine mesure. On peut être surpris, parfois, du contraste qui existe entre le traitement détaillé que l'on donne aux éléments architecturaux singuliers et celui qui est fait du reste des constructions urbaines. Celles-ci se confondent en une masse indifférenciée de constructions



De nombreux documents graphiques sur le territoire avaient des finalités militaires. De ce fait, les éléments du paysage, les accès à la ville, les fortifications, etc., étaient détaillés avec une grande précision.

Dans la représentation du territoire cohabitent la ville, en tant qu'espace construit très dense, dans laquelle se détachent les éléments architecturaux les plus remarquables, et son environnement le plus immédiat.



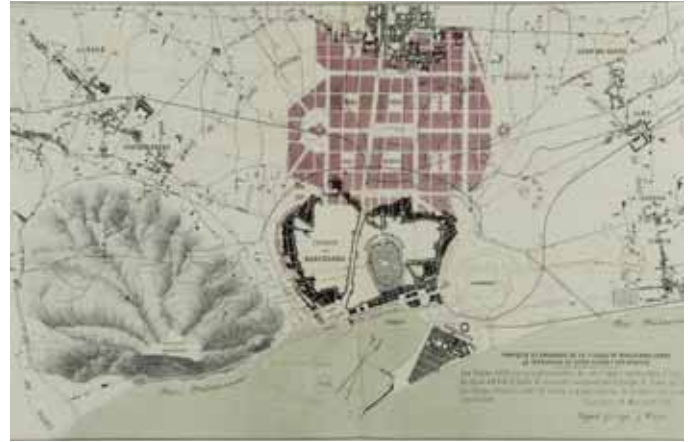
Analyser et délimiter les terrains fertiles et leur mode d'irrigation, ainsi que leur situation par rapport à l'espace urbanisé constituent autant de préoccupations constantes au cours de l'histoire.

homogènes, presque sériées, et relativement peu différentes d'une ville à l'autre. Dans tous les cas, les représentations graphiques et littéraires de l'époque moderne sont effectuées à partir d'un concept qui a été évident pendant des siècles et qui a absolument disparu de nos jours, après les processus de croissance urbaine qui se sont développés à partir du XIX^e siècle: la correspondance exacte, totalement intégrée, entre la ville et son territoire immédiat. Les constructions urbaines et l'environnement physique sont présentés comme indissociables et ils conçoivent ensemble pour chaque ville une unique et spécifique unité de paysage.

Cette correspondance entre ville et territoire développait l'ancienne distinction romaine entre *urbs* et *ager*, différenciation fonctionnelle des espaces au sein d'un unique ensemble



La disparition des fonctions productives de l'environnement, qui justifiaient le lien de la ville avec son territoire immédiat, entraîne une rapide urbanisation, qui fait aussi s'évanouir l'intégration entre *urbs* et *ager*.



Un bon relevé topographique, tel que celui qui a été utilisé comme base dans ce projet d'Ensanche pour la ville de Barcelone, en 1858, facilite la compréhension globale de la civitas et de sa transformation.

qu'était la civitas. Le prétendu binôme ville-campagne n'était pas envisagé avec l'antagonisme qu'il a eu plusieurs siècles plus tard, et les deux domaines, convenablement quadrillés et centuriés, étaient interprétés comme des espaces de la ville, tous les deux différents en tout cas de la *silva*, l'espace non urbanisé, non civilisé.

La ville méditerranéenne : processus de formation et de transformation

La formation et la croissance des domaines d'extension urbaine du XIX^e siècle ainsi que la création de réseaux productifs et d'échanges plus étendus et plus complexes, ont petit à petit fait disparaître



Les villes actuelles, complexes du double point de vue urbanistique et social, ne sont pas le résultat d'une *urbs* qui croit mais plutôt d'un *ager* en transformation.

l'intégration entre *urbs* et *ager*. Par ville, on entendait uniquement l'ancien centre emmurillé et le territoire, dépourvu de toute fonction productive, qui aurait permis de justifier le lien ancien et qui est devenu le territoire urbanisable. La continuité et la généralisation de cette dynamique de croissance tout au long du XXe siècle ainsi que la formation constante de nouveaux domaines urbanisables, plus récents dans le temps et éventuellement plus dispersés dans l'espace, ont fragmenté et ajouté une certaine complexité au réseau urbain, qui avait grossi en termes absolus.

La transformation vécue par les villes méditerranéennes au cours de ces deux derniers siècles est habituellement expliquée en termes historiques de type augmentatif : on dit de la ville, de toute ville méditerranéenne, qu'elle est le résultat d'un progressif et inévitable processus de croissance, depuis un *pomoerium* romain, un *incastellamentum* médiéval ou une *medina* islamique jusqu'à la formation de la grande métropole actuelle. La croissance en termes absolus est associée aux qualités positives telles que la prospérité économique. Or, cette version est utilisée en même temps comme explication, comme narration et comme légitimation de la ville même, et elle comporte un discours dans lequel la ville se convertit en sujet abstrait du discours historique et dans lequel le processus de sa croissance transcende absolument toute autre considération plus concrète.

Ce discours implique aussi la ségrégation historique et significative des différents quartiers, parce que le centre et la périphérie sont des concepts apparemment spatiaux mais qui ont de très puissantes connotations sociales et symboliques ou métaphoriques. Le centre a toujours la valeur et la légitimité que donne l'ancienneté, et on lui accorde une valeur ajoutée d'essentialité. La valeur sociale, historique ou symbolique de tout quartier perd de la force à mesure que la distance par rapport au centre augmente dans l'espace et dans le temps. Ces lieux topographiquement plus remarquables dans une gravure ancienne, après avoir perdu leur fonction génératrice d'un paysage, se convertissent de nos jours en autant d'icônes symboliques, presque des fétiches, qui fonctionnent comme de prétendus éléments d'identité collective dans une ville de plus en plus grande et complexe du triple point de vue urbanistique, social et culturel.

La ville actuellement : un *ager* en transformation

Cette interprétation historique devient peu pratique pour analyser la réalité urbaine actuelle parce qu'elle ne prend pas en considération le fait que l'histoire est, par-dessus tout, une méthode de découverte du présent, qui applique une perspective chronologique pour l'analyse de la réalité. Son application effective ne doit pas prendre en compte la ville-sujet, protagoniste d'un récit, mais la ville-objet, élément d'analyse découlant des multiples processus de transformation qui se sont développés au fil du temps. Elle étudie et

interprète la ville actuelle à partir de tous les éléments qui configurent l'intégrité de sa structure, la globalité de son paysage.

La connaissance historique dans cette perspective conceptuelle implique l'étude et la détermination des faits ainsi que des contextes qui expliquent la configuration actuelle de toute la ville ou de l'un de ses éléments, de ce qu'ont été leurs permanences ou leurs transformations, et des raisons qui l'expliquent ; et ce que ce soit dans un quartier ancien ou dans un quartier ouvrier. Dans les deux cas, la pertinence historique est la même ; et c'est dans cette perspective que nous pourrions revenir à une lecture de la ville de manière globale et intégratrice, comme on le faisait dans l'Antiquité. On pourrait ainsi intégrer dans ces études la globalité des phénomènes métropolitains contemporains. Tout ce qui existe dans une ville, ancienne ou moderne, implique la possibilité d'être étudié et, surtout, de pouvoir expliquer la complexité de sa transformation. En définitive, il faut avoir présent à l'esprit le fait que la ville actuelle n'est pas le produit d'une *urbs* qui croît sinon celui d'un *ager* qui se transforme.

La nécessité de comprendre le territoire d'un point de vue historique

Les études historiques doivent constituer l'un des outils de base à utiliser préalablement aux projets d'intervention dans le territoire. Leurs contenus doivent apporter des lectures facilitant la compréhension du/des paysage(s) méditerranéen(s) actuel(s). Dans chaque cas, l'objet spécifique de l'intervention déterminera les aspects à analyser et à approfondir. Et dans tous les cas, il sera indispensable d'étudier tous les agents impliqués dans la permanente transformation du paysage, que ce soit pour intervenir dans une rue, dans un quartier, dans une ville ou dans un territoire. Savoir pourquoi telle ou telle partie du territoire de la côte méditerranéenne a été construit au cours de ces quarante dernières années de manière alarmante est aussi important que de découvrir pourquoi au cours du XVe siècle certaines villes ont commencé à réguler la typologie de leurs édifications au travers d'ordonnances de la construction. Comprendre le territoire dans une perspective historique permettra d'agir en lui en connaissance de cause et de planifier un avenir à la mesure de toute société, et répondant à ses besoins.

Histoire, espaces et société dans les médinas arabes

Mohamed KERROU
Sociologue
Université El Manar, Tunisie

Que nous disent les paradigmes de la Médina sur la spatialité, l'historicité et la société locale de cette entité urbaine qui se veut originale, spécifique et durable ?

Est-ce que nous ne sommes pas encore prisonniers d'une vision orientaliste façonnant l'imaginaire urbain des touristes – ces héritiers en masse des voyageurs occidentaux - mais également des « indigènes » nostalgiques de « la ville arabe » d'antan ?

Ces deux questions pourraient nous guider dans cette brève prospection-découverte des Médinas afin de cerner leur identité, morphologie et composition sociale ainsi que les continuités et les discontinuités qui les ont affectées à travers le temps.

Paradigmes de la ville et de l'urbain maghrébin

1. En cette année de célébration du 600^{ème} anniversaire du décès du savant maghrébin Ibn Khaldūn (1332-1406), la question se pose de savoir si le paradigme urbain qu'il avait agencé, en fonction de l'opposition entre civilisation citadine (*ʿUmrān hadharī*) et civilisation bédouine (*ʿUmrān badawī*), est toujours pertinent pour saisir les dynamiques sociales et spatiales des Médinas contemporaines.

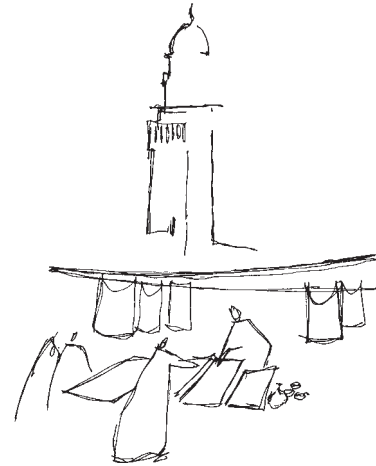
Pour Ibn Khaldūn, la notion de *ʿUmrān* qui signifie, étymologiquement, « peuplement, culture et prospérité » est le pivot de sa pensée qui est basée, comme il le dit lui-même au début de son célèbre ouvrage « La Muqaddima » (Prologomènes), sur une méthode originale et une science nouvelle désignée par le terme de « *ʿilm al-ʿUmrān al-basharī* ».

Cette science de la civilisation humaine ou des rassemblements humains (« *al-ijtimāʿ al-insānī* ») traite de la vie sauvage et de la vie civilisée, des antagonismes des clans et des différentes formes de domination, des techniques, des métiers et des savoirs, ainsi que des changements qui peuvent modifier la civilisation.

Or, le cadre privilégié de la civilisation (*ʿUmrān*) associée à la culture sédentaire est la ville (*al-madīna*) ou la cité (*misr*), siège de l'Etat (*dawla*) et du pouvoir (*mulk*), convoitée par les tribus habitant les périphéries (*dhawāhī*) et tendant vers la sédentarité urbaine (*istiqrār/hadhāra*).

Quand elles sont fortement solidaires et dotées d'un esprit de corps (*ʿaṣabiya*) façonné par les liens de sang et les alliances, les tribus aspirent à la conquête de l'Etat en vue de l'exercice de l'autorité politique. A ce titre, l'existence d'une force de contrainte (*wazīʿ*) est nécessaire à la survie et au maintien du *ʿUmrān*.

Certes, la civilisation bédouine est une phase originaire et



La mosquée est sans le moindre doute le centre de la ville islamique traditionnelle, autour de laquelle se situaient les souks qui constituaient, eux, le centre de la vie économique.

antérieure, axée sur l'agriculture et le pâturage qui draine un surplus modeste et un genre de vie simple. Les bédouins, nomades et sédentaires, sont moins dociles, plus courageux et plus résistants que les citadins. Néanmoins, les bédouins dits *ʿArab* – au sens de *ʿIrāb* – sont naturellement enclins à l'anarchie et à la destruction (*kharāb*) du *ʿUmrān*.

La civilisation bédouine est objectivement inférieure à la civilisation urbaine qui est convoitée par tous, en raison de la sécurité, de l'abondance et du bien-être (*taraf*) qu'elle assure à ses habitants. Le passage de la civilisation bédouine à la civilisation citadine - toutes les deux ne sont pas homogènes mais différenciées et hiérarchisées - correspond au développement de la civilisation et résulte de facteurs démographiques, économiques, politiques et idéologiques.

Les rapports entre bédouins et citadins sont des rapports qui sont à la fois complémentaires et conflictuels. Ils sont complémentaires dans la mesure où les bédouins ont besoin des villes pour le nécessaire et que les citadins ont besoin des bédouins pour le superflu. Ils sont conflictuels du fait que les citadins soumettent les bédouins grâce à leur force et supériorité qui sont proportionnelles à la force du pouvoir de l'Etat recourant à l'armée pour se protéger et assurer l'ordre.

Pour Ibn Khaldūn, disciple d'Aristote, le politique constitue la forme (*sūra*) pour la matière (*māda*) qu'est la civilisation humaine, c'est-à-dire la figure (*shakl*) qui garantit son existence. Les deux structures sont inséparables et la défaillance de l'une retentit sur

l'autre même si la décadence provient, au fond, de l'Etat dont l'affaiblissement de la *Çaçabiya* entraîne l'étiollement progressif du *Çumrân*.

Voici l'essentiel d'une pensée ouverte, riche et foisonnante qui ne finit pas d'étonner les lecteurs et qui recèle des éléments clefs pour la compréhension des villes dans leurs interactions avec les campagnes environnantes.

Une telle conception se retrouve, en grande partie, dans les autres paradigmes de l'urbain maghrébin, à savoir le paradigme orientaliste et le paradigme berquien (de Jacques Berque).

2. Pour le Maghreb colonial, le portrait standard de la Médina a été dressé par Roger Letourneau, en continuité avec le débat sur l'identité de « la ville islamique » développé, à partir des années 1920, sur la base des travaux de William et Georges Marçais. Ces éminents orientalistes ont forgé l'idée d'une éthique citadine de l'Islam ainsi que du caractère religieux de la Médina, ville à structure radioconcentrique et dont l'archétype est Médine – la ville du Prophète Muhammad. Les frères Marçais distinguaient cette « ville islamique » de la ville européenne médiévale en référant essentiellement à l'inexistence d'une vie municipale autonome au sein de la Médina.

Pour Letourneau, les villes musulmanes qui ne doivent rien, au niveau de leur disposition, aux villes romaines présentent des constantes urbanistiques comme l'existence d'un noyau central composé de La Grande mosquée, de la maison du Gouvernement (*Dâr al-imâra*) et d'un ensemble de souks portant le nom de *Qaiçâriya*. La ville dite musulmane est également délimitée par une muraille continue qui sert de moyen de défense contre les assaillants venant de l'extérieur.

Entre cette muraille et le cœur de la ville s'étendent les différents quartiers d'habitation hiérarchisés en fonction du statut social et ethnique des habitants. Le plan général de la Médina est commandé par le centre et par les portes de l'enceinte. La ville apparaît comme une série de cellules juxtaposées et soudées les unes aux autres par des rues étroites et tortueuses. Aussi, le plan aérien donne-t-il à voir un tissu labyrinthe en contraste total avec les voies rectilignes instaurées par l'urbanisme romain.

En plus, la Médina se distingue par l'absence de bâtiments publics et de place centrale ainsi que par la faible densité urbaine. En raison de l'insécurité, elle ne se prolonge que rarement au dehors par des banlieues et des faubourgs. De la sorte, la ville musulmane dont la fonction est plus politique qu'économique apparaît, aux yeux des orientalistes, comme un îlot au milieu d'un environnement qu'elle n'arrive pas à vivifier et de populations rurales qu'elle ne parvient pas à soumettre.

Le néo-orientalisme s'est démarqué de cette vision systématique et n'en a retenu que certains éléments comme les souks qui seraient, selon Eugen Wirth, la seule spécificité de la « ville orientale » alors que l'historien André Raymond n'admet que



Photographie de la médina de Fes el Djedid (Maroc), avec la ville nouvelle en fond



Habitants de la médina de Fès (Maroc)



Boutique dans la médina de Kairouan (Tunisie)

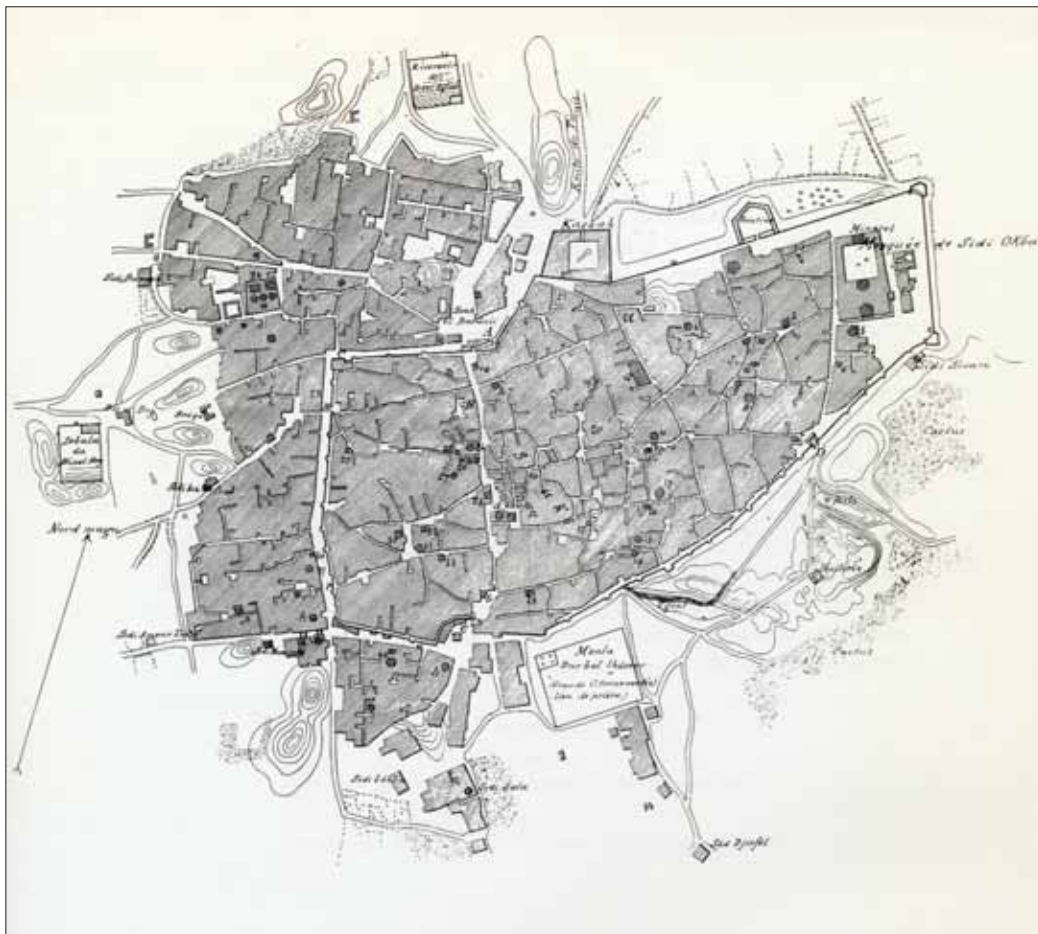
l'existence d'une « ville arabe » qui se caractérise, à l'époque ottomane, par la séparation nette entre un espace public à caractère religieux et commercial et un espace privé à caractère résidentiel.

3. Pour Jacques Berque, les villes maghrébines contemporaines sont structurées selon une trilogie urbaine spécifique : Médina/Villeneuve/Bidonvilles.

La Médina —ville « venue d'en haut »— a pour cœur la mosquée fondée sur le spirituel. La ville neuve, perçue comme une « ville d'en haut », est centrée sur la bourse et sur la spéculation. Elle est le produit des mutations technologiques induites par le capitalisme et l'industrialisation. Ici, domine le plan tourné vers l'avenir et là, l'urbanisme du signe fondé sur le passé. Or, la Médina se trouve de plus en plus débordée par la ville neuve qui s'y superpose en mordant dessus et en se relayant aux bidonvilles. Du coup, deux réalités symétriques se développent : l'une interne, celle des quartiers, et l'autre périphérique, celle des faubourgs

avec un rôle historique plus actif et plus véhément au Maghreb qu'en Europe. Malgré leur différence, les deux villes ont en commun une « réaction du spontané, du non-officiel contre la volonté communale ». L'on y retrouve une vie qui échappe à la règle car il y a, précise Berque, comme une hostilité et une tension entre la vie de la cité et celle des Kasbahs, gourbivilles et bidonvilles. Cette tension qui se greffe sur une succession de types, d'idées, de mœurs et de problèmes politiques entre la Médina, la ville neuve et les bidonvilles augurent de l'ouverture d'un nouveau cycle : celui de l'avènement des masses. Si le bidonville dénote de la ruée prolétarienne des immigrants ruraux vers les centres urbains, le faubourg résulte du trop-plein de la Médina ainsi que de l'exode rural.

Ce modèle de la cité islamique est, à l'instar de celui forgé par le paradigme orientaliste, de type radioconcentrique, avec un point focal constitué par la Grande mosquée, à partir de laquelle rayonnent des voies ramifiées en impasses abritant des demeures privées inviolables et séparées des rues marchandes. La Médina se



Plan de Kairouan (Tunisie) datant de 1881

réduit, d'une part, à l'ordre trifonctionnel basé sur le savoir, le négoce et l'artisanat et, d'autre part, à la combinaison entre le libéralisme économique et le rigorisme religieux.

Cependant, Berque se rend compte que ce modèle de la ville islamique est trop parfait pour qu'on puisse lui prêter une « adéquation historique », d'autant plus qu'il est rare qu'une Médina ait été fondée sur table rase ou que sa morphologie n'ait pas été modifiée à travers les siècles. C'est pour cette raison qu'il a, au milieu des années 1980, un modèle plus élaboré à partir de différenciations et de variations socio-historiques. Il y introduit ainsi la citadelle. L'ordre urbain musulman devint, sur le plan théorique, quadridimensionnel : Grande mosquée (*jamcâ*), citadelle (*qalca*), école (*madrassa*) et souk (*Qayçariya*).

L'originalité du modèle berquien tient surtout, comme le dit Oleg Grabar, à sa nature « sémiotique » axée sur le multi centrisme de la cité, la segmentation des quartiers, l'alternance entre ordre et désordre ainsi qu'entre morphologie et rhétorique, avec un rôle actif du peuple, du bruit et du temps.

En fait, le plus important dans le nouveau modèle berquien n'est pas tellement l'élément ajouté que les relations que ce modèle urbain permet de reconstituer à partir des logiques d'alternance et de complémentarité, entre les deux pôles structurants de la Médina à savoir la citadinité et la bédouinité, mais également à partir de la morphologie urbaine car la Médina n'apparaît plus sous la forme classique d'un rectangle, d'un cercle ou d'un carré, mais plutôt d'une « ellipse à plusieurs foyers ».

Espaces et sociétés urbaines des Médinas

Les trois paradigmes urbains dont nous venons de retracer les contours renseignent sur la réalité sociale complexe et historiquement mouvante des Médinas. En témoigne la spatialité qui évolue en fonction de l'époque et de l'environnement urbain ainsi que de la vocation de la ville et de ses transformations graduelles.

La force du paradigme khaldūnien est d'avoir non seulement pensé la relation entre la ville et le pouvoir de l'Etat mais également l'interaction incessante entre les citoyens qui l'habitent et les bédouins qui y affluent et s'y installent. Il est vrai que l'image khaldūnienne (et musulmane) des bédouins est fort négative par suite des effets, réels et supposés, des désordres causés par ces « intrus » et, pour le Maghreb en particulier, en raison de l'invasion hilalienne (XI^e siècle) qui aurait été un point de rupture catastrophique dans l'histoire des villes et de la civilisation urbaine. A son tour, le mérite du paradigme orientaliste —français colonial, faudrait-il le préciser— est d'avoir mis en exergue la vitalité de l'espace urbain des Médinas au moment où s'amorçait le mouvement de sa dégradation et qu'apparaissaient les premières réglementations juridiques et municipales tendant à sa conservation.

La faille majeure de l'orientalisme —produit d'un Occident conquérant et dominateur— est d'avoir perçu la Médina à travers un prisme dichotomique (religieux/« laïque » ; public/privé ;



Activité commerciale dans la médina de Homs (Syrie)



Ombre et soleil dans la médina de Marrakech (Maroc)

ouvert/fermé) et faussement comparatif. Dévaloriser la Médina était solidaire d'une vision idéale et idéaliste de la ville européenne médiévale.

Or, il fallait plutôt penser la Médina dans un système de rapports de force entre cette entité urbaine différenciée et la ville coloniale imposée qui tentait de l'encercler et de l'étouffer progressivement. Loin de l'essentialisme et du fixisme orientaliste, force est de reconnaître aujourd'hui qu'il n'existe pas une « ville islamique » dans l'absolu mais plutôt des villes arabo-musulmanes différentes d'une époque à une autre et d'une région à une autre.

Mieux, à la même époque et dans la même région voire dans le même pays, les villes diffèrent selon la vocation et le type de fondation : « villes spontanées », « villes créées *ex nihilo* », « villes anciennes » et reproduites selon un modèle ancien, etc.

Car toute ville est mouvante et elle obéit à l'interaction du milieu, des hommes, de la volonté politique des pouvoirs publics et des initiatives des citoyens ou des citoyens. Le plan de la ville — Kairouan, Tunis, Fès, Cordoue, Tlemcen... — est fonction du site naturel et des moyens matériels et culturels mobilisés par ses habitants.

A ce titre, l'image négative d'une Médina labyrinthique où l'étranger (occidental) se perd est une représentation imaginaire qui ne correspond pas à la réalité locale où « l'indigène » imprime sa marque et trouve aisément ses repères. Une telle image est d'autant plus abusive que la dite ville est façonnée par toute une science de l'art de bâtir contenue dans les ouvrages de jurisprudence musulmane (*fiqh*) et reflétant, en théorie comme dans la pratique, des modes d'organisation sociale qui ont permis

à la vie urbaine de se constituer et de s'épanouir en terre d'Islam durant des siècles.

L'alternance de zones fermées et ouvertes est une donnée subtile de l'espace urbain de la Médina et il y a lieu de tenir compte de cette logique qui opère dans les espaces de sociabilité qu'étaient et demeurent les quartiers d'habitation mais également les quartiers de négoce et les quartiers de loisirs et de plaisirs attestés par les documents historiques exploités par l'érudite tunisien Hassan-Hosni Abdelwahab.

De fait, il est très difficile d'établir une distinction nette entre les espaces publics et les espaces privés comme le prouve l'existence de l'impasse ou du *finâ*, espace public et privé par excellence. Le souk qui est supposé être un espace public de négociations marchandes n'est-il pas également un espace de rencontres et de connaissances où se vendaient les esclaves et où se nouaient des relations privées entre les hommes et les familles ? De son côté, l'espace du quartier qui est censé être privé, n'est-il pas également un espace d'interconnaissance publique entre les hommes et, durant les festivités, entre les hommes et les femmes ? Sans parler du bain maure (*hammam*) qui est un lieu public où se mélangent les corps et se nouent, lors des bains strictement féminins, les choix de la mariée et les projets d'alliances matrimoniales.

En tout cas, les Médinas étaient loin d'être des espaces anarchiques et compartimentés mais, au contraire, des espaces urbains sagement organisés comme en témoignent l'existence séculaire de l'institution des habous, la force de l'écrit consigné par les *ʿadûls*, l'éminence du savoir des *ʿulamâ*, l'efficacité de la



La rue est commerce dans la médina de Tripoli (Liban).



Habitants du Caire islamique (Égypte)

police urbaine dirigée par le *Muhtassib* surveillant aussi bien les marchés que les mœurs confiées parfois à un *Mezouar*, l'efficacité administrative des cheikhs de quartiers et des amins des marchés, le système rationnel d'évacuation des eaux, le contrôle et l'entretien des bâtiments, la gestion des cimetières, etc.

Reste que nombre d'éléments dégagés par les paradigmes —orientaliste et berquien— sont pourvus d'un certain intérêt historique et sociologique qu'il importe de ne pas rejeter « avec l'eau de bain » mais d'intégrer dans le cadre d'une connaissance approfondie et sereine de ces espaces urbains.

Ainsi, la Grande mosquée est incontestablement l'épicentre de la Médina dont les souks environnants forment la zone économique. Associés aux nombreux lieux de dévotion et de savoir (*mesjeds*, *zaouïas*), ils constituent l'espace public de cette ville « traditionnelle » dont les quartiers d'habitation se prolongent, au-delà des remparts, par des faubourgs (*r'bat*s), lieux de résidence populaire et d'activités professionnelles.

Tout autour de la Médina et des faubourgs s'est constituée, dès le XIX^e siècle, la « ville neuve » ou « ville européenne » qui est, actuellement, de plus en plus déclassée par l'apparition de toute une gamme de quartiers modernes. Ces derniers constituent les nouveaux centres urbains alors que les banlieues sont de plus en plus grossies par une population croissante provenant des anciens centres-villes ainsi que de l'extérieur. L'exode rural est, en effet, un phénomène majeur du XX^e siècle et la citadinisation des ruraux et des bédouins est un processus continu à travers l'histoire du Maghreb.

Par ailleurs, la Médina n'est pas qu'une trame urbaine ou un espace physique mais également un lieu de vie dont il importe de connaître, pour le passé comme pour le présent, qui y habite et

qui s'en réclame, soit par la naissance, soit par l'adoption concédée par les voisins.

Ce sont, en réalité, des catégories diverses qui constituent la population urbaine dont l'hétérogénéité dépendait, dans le passé, du niveau de fortune, du rang, du statut et du prestige social et politique (*wajaha*). Ces facteurs étaient façonnés par la filiation et la descendance, le métier exercé et l'appartenance ethnique et spatiale. Au sommet de la hiérarchie sociale, il y avait les nobles (« *ashraf* ») et les notables (« *cayân* ») appartenant à l'aristocratie du pouvoir (« *makhzen* »), de l'argent (« *kasb* ») et du savoir (« *ilm* »). Ces privilégiés constituaient une élite (« *khâssa* ») qui se distinguait du commun du peuple (« *ammâ* », « *sawâd* » ...) dont la majeure partie exerçait dans les métiers (« *çanaï* ») —« nobles » ou « vils »—, distribués au sein d'un bazar composé de souks spécialisés par corporations (tisserands, parfumeurs, libraires, forgerons, menuisiers, peaussiers...) et contrôlés par une police urbaine.

Une autre distinction fondée sur le triple plan social, idéologique et spatial était celle opérant entre citadins de souche (« *beldiyya* »), gens du faubourg (« *rabtiyya* ») et étrangers (« *barraniya* »). Ces derniers provenaient de l'extérieur de la ville (« *barrâ* ») et se répartissaient entre les bédouins (« *badw* ») des tribus environnantes et les éléments provenant des contrées voisines (Tripolitains, Algériens et Marocains pour la Tunisie).

Sur le plan de la division confessionnelle et spatiale, la population urbaine de la Médina englobait les Musulmans (Arabes et assimilés, Berbères arabisés, Africains noirs assimilés...) et les « *dhimmi-s* », ces protégés juifs et chrétiens dont les quartiers (« *Hara* » en Tunisie et « *Mellah* » au Maroc pour les juifs) étaient situés à l'extérieur ou à la lisière de la Médina.



La casbah d'Alger entourée par le réseau routier de la ville moderne / Benévolo, Histoire de la ville

Cependant, il n'y avait pas de discrimination spatiale autre que celle intervenant entre les habitants de la ville intra-muros et des faubourgs situés extra-muros. Un peu partout, les maisons des riches côtoyaient les maisons des familles modestes au sein d'un espace domestique régi par les liens de parenté et également par les appartenances confrériques surplombées par l'appartenance à la communauté (« *umma* ») islamique.

A l'époque contemporaine (XIX^e et XX^e siècles), les Médinas ont été doublées de « villes européennes » dites « villes modernes » et d'une multitude de nouveaux quartiers où s'alternent les faubourgs pauvres et les banlieues aisées. Souvent, le quartier des riches est doublé d'un quartier pauvre qui fournit la main-d'œuvre nécessaire.

A partir de l'entre-deux-guerres (1917-1945), le phénomène majeur a été le départ d'une partie de la population citadine de la Médina vers la ville européenne ou la banlieue et parfois vers d'autres villes, notamment pour les Médinas de l'intérieur du pays comme Kairouan et Sfax en Tunisie, Fès et Marrakech au Maroc, Constantine et Tlemcen pour l'Algérie. Ces départs sont consécutifs à la décadence des métiers traditionnels de plus en plus concurrencés par les produits manufacturiers ainsi qu'à l'éclatement des structures familiales qui ont connu une transition lente du modèle élargi au modèle nucléaire.

Depuis lors et jusqu'à nos jours, seule une minorité de la population locale, composée de toutes les couches sociales, habite la Médina. Elle avoisine le 1/10^e de la population totale de la ville et ne constitue ainsi qu'une infime partie de la population urbaine totale.

La plupart des vieilles maisons de la Médina souffrent du manque d'entretien ou de l'abandon tantôt forcé, tantôt voulu. L'artisanat n'est plus ce qu'il était puisque le savoir-faire n'est plus assuré par les jeunes générations et que les produits de pacotille, à destination des touristes, envahissent désormais les étalages des boutiques, malgré le sursaut de quelques créateurs et les encouragements publics à ce secteur qui fait vivre des milliers de familles citadines et qui pourrait devenir rentable et compétitif.

Néanmoins, la Médina demeure un référent symbolique dans la mesure où elle offre à la fois un modèle urbanistique à méditer par les architectes et un espace attrayant pour les visiteurs provenant des autres parties de la ville ou de l'étranger. C'est là qu'ils viennent chercher le souvenir d'un passé grandiose mais à jamais perdu et une part de rêve dont la force dit la capacité de la Médina à s'adapter et à résister aux aléas du temps.

Malgré tout, la Médina constitue un laboratoire de réflexion et d'action pour le réaménagement des villes et de l'urbain. Il appartient, en fin de compte, aux politiques publiques et privées de sauvegarde et de conservation de ce patrimoine universel que sont les Médinas d'emprunter de nouvelles voies afin d'assurer une jonction entre le passé, le présent et le futur. Pour que vivent les Médinas !